

SUR
LES PASSIONS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 6 août 1830, pour obtenir le grade de docteur en
médecine ;

PAR PAUL-NAPOLÉON-DÉSIRÉ CHÉNON.

Ante omnia veritas.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1830

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ BEAUVAIS, Doyen.

Anatomie.....

Physiologie.....

Chimie médicale.....

Physique médicale.....

Histoire naturelle médicale.....

Pharmacologie.....

Hygiène.....

Pathologie chirurgicale.....

Pathologie médicale.....

Opérations et appareils.....

Thérapeutique et matière médicale.....

Médecine légale.....

Accouchemens, maladies des femmes en couches et
des enfans nouveau-nés.....

Clinique médicale.....

Clinique chirurgicale.....

Clinique d'accouchemens.....

MESSIEURS.

CRUVEILHIER, *Suppléant.*

DUMÉRIL.

ORFILA, *Examinateur.*

PELLETAN, *Examinateur.*

CLARION.

GUILBERT.

ANDRAL.

{ MARJOLIN.

{ ROUX.

{ FIZEAU.

{ FOUQUIER.

RICHERAND.

ALIBERT, *Président.*

ADELON.

MOREAU.

CAYOL.

{ CHOMEL.

{ LANDRÉ-BEAUVAIS.

{ RÉCAMIER, *Examinateur.*

{ BOUGON.

{ BOYER.

{ DUBOIS.

{ DUPUYTREN.

{ DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELLOCQUE.

BAYLE.

BÉRARD.

BLANDIN.

BOUILLAUD.

BOUVIER.

BRIQUET.

BRONGNIART.

CLOQUET.

COTTEREAU.

DANCE.

DEVERGIE.

MESSIEURS

DUBLED.

DUBOIS, *Examinateur.*

GERDY, *Examinateur.*

GIERBT.

HATIN.

LISFRANC.

MARTIN SOLON.

PIORRY, *Suppléant.*

ROCHOUX.

SANDRAS.

THOUSSEAU.

VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MA FAMILLE.

P. -N. -D. CHENON.

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

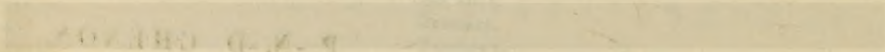
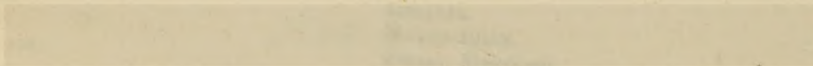
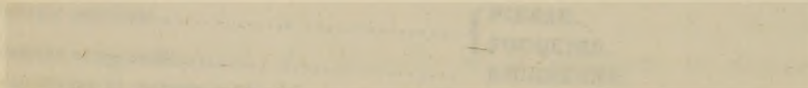
UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

AM A FAMILLE



Digitized by the Internet Archive
in 2025

ESSAI

SUR

LES PASSIONS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES trois règnes de la nature, c'est-à-dire la nature tout entière, appartiennent à la médecine, ou au moins aux sciences naturelles dont elle se compose. Rien n'est étranger à ces sciences ; elles embrassent tout : seulement l'homme qui se destine à la pratique de la médecine se borne aux sciences naturelles physiques et ne pénètre pas plus loin, il y a déjà beaucoup à faire ; mais à celui qui n'en veut pas rester là, la carrière est ouverte, il peut la parcourir. Après avoir étudié l'histoire naturelle physique de l'homme, il lui appartient de passer à son histoire naturelle morale, de toutes la plus noble, mais la plus difficile, puisque c'est l'histoire du cœur et de l'esprit humain.

L'habitude de la réflexion qu'on contracte, l'esprit d'observation, la philosophie qu'il faut porter en médecine, rendent apte à ce nouveau genre d'étude, que la connaissance des sciences naturelles physiques, qui n'en sont que la voie de synthèse, facilite encore. Ces dernières conduisent, en effet, à la connaissance des organes et des fonctions du corps humain, ce qui constitue l'anatomie et la physiologie; or, la physiologie renferme l'histoire des tempéramens ou du physique de l'homme, dont l'influence sur le moral est si grande et si nécessaire à connaître pour une bonne philosophie, que celle-ci ne peut exister sans cette connaissance.

La médecine donc, comme on doit l'entendre philosophiquement, c'est-à-dire l'histoire naturelle physique de l'homme, est le premier pas vers une autre plus relevée, qui est son histoire naturelle morale, complément de toute éducation médicale.

Si je suis entré dans cette discussion, c'est pour démontrer aux gens du monde qui pourraient dire que j'ai choisi un sujet tout moral, et qui voudraient m'en révoquer le droit, que c'est par sa nature même qu'il entre dans mes attributions.

Quel sujet vaste, quel sujet immense, ai-je embrassé! Par où commencer, par où finir? Sous quel point de vue, dans quel sens le prendre et le traiter? Les formes du cœur ne varient pas moins que celles du corps, et de même qu'il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent au physique, de même il n'y en a pas deux dont le moral soit identique. Le fond est le même dans les mêmes passions; mais que de modifications ne subissent-elles pas! Les passions sont des protégées qui se cachent sous diverses formes, pour échapper à la connaissance des hommes et pour arriver plus sûrement à leur but. On ne peut les juger que par leurs effets; mais dans les passions simulées et dissimulées de quelle valeur sont ces effets trompeurs? Combien de fois un sexe faible et confiant n'a-t-il pas été victime de ces passions feintes, exprimées avec chaleur, et n'a-t-il pas eu à déplorer un moment de faiblesse? Combien de fois le sexe fort n'a-t-il pas été, et

n'est-il pas tous les jours la dupe de ces caresses vénales qui prennent la forme des caresses de l'amour ?

Il n'y a que l'être éternel qui, plongeant ses regards dans le plus profond du cœur, le connaisse tout entier, tel qu'il est. Mais il n'appartient pas à l'homme de juger son semblable, puisqu'il ne se connaît pas lui-même. Je ne m'occuperai donc pas de décrire les caractères des hommes ; je me bornerai à quelques vues générales et particulières, à des influences physiques et morales sur les passions.

Les passions n'ont pas leur siège, comme on le pense généralement, dans le cœur, parce qu'elles se font sentir dans cette région, car le cœur ne perçoit pas, mais on perçoit au cœur. La faculté percevante n'appartient qu'à l'encéphale, centre commun de toutes les facultés intellectuelles et affectives. Là, ces facultés ont-elles leur siège particulier dans des centres nerveux spéciaux ? La physiologie semblerait le dénoter ; mais la morale, l'existence de l'âme qui est une, indivisible, paraissent contraires à cette théorie. Pour en revenir à mon sujet, la croyance du vulgaire, qui prend l'effet pour le siège des passions, n'est point du tout physiologique ; mais en introduisant dans le langage le cœur comme expression des facultés affectives ou des passions, et l'esprit comme celle des facultés intellectuelles, elle établit une antithèse qui abrège, facilite et éclaire le discours ; c'est pourquoi je me servirai quelquefois de ces expressions métaphoriques, le cœur et l'esprit.

Les passions ou facultés affectives qui rentrent dans la classe des *percepta* et des *acta* de l'hygiène, nouvelle preuve que je suis dans mon sujet, seules ou réunies en groupes, constituent les caractères ou les tempéramens de l'âme, presque toujours, hélas en contradiction avec la raison ; car quand les fortes passions parlent, la raison ne se tait que trop souvent. On peut encore entendre sa voix par l'organe d'autrui ; on peut la reconnaître, la comprendre ; mais l'écouter, non : *Video meliora, pauloque, deteriora sequor.* (Ovide). L'homme sans passions, ou au moins celui qui a assez d'empire sur lui-même pour les enchaîner de manière à ne pas les laisser paraître, mais à les faire

servir au triomphe de la raison et au bien de l'humanité , seul est sage et heureux. Le sage s'abstient.

CHAPITRE II.

Définition.

On définit les passions des affections vives de l'âme , passagères ou permanentes. Mais les passions du premier genre se rapprochent beaucoup des sensations ; car, supposons la passion de la peur , la sensation , là , et la passion se confondent ; il n'y a pas de ligne de démarcation ; où finit la sensation , en effet ? où commence la passion ? Les passions sont donc tous mouvemens de l'âme produits par nos sensations actuelles ou passées , et qui la sortent de l'espèce de repos où elle était plongée.

Le mot *passion* tire son origine du mot latin *pati*, *souffrir*, parce qu'on a supposé que toute passion était un sentiment assez vif pour être pénible. Mais il est plus juste de le traduire par *être passible*, et d'y rapporter tous les sentimens moraux ; car il est des passions douces qui , au lieu du resserrement et de la constriction du cœur , y portent l'épanouissement et un charme enchanteur. Aussi a-t-on divisé les passions en *passions gaies*, *passions tristes* et *passions mixtes*. Toutes les passions peuvent être rangées dans ces trois classes , car par passions gaies et passions tristes , il ne faut pas comprendre seulement celles qui sont telles par rapport à l'individu , mais par rapport à la société ou aux yeux des gens de bien ; ce qui comprend les passions bienfaisantes , malfaisantes , basses , élevées , etc. Toutes les passions pourraient être rapportées aussi aux trois classes suivantes : passions suscitées par les sens internes , vraies ou fausses , ou passions de conservation ; les passions suscitées par les sens externes , ou passions relatives ; et enfin les passions qui nous viennent à la fois et du monde intérieur et du monde extérieur , ou passions mixtes ; telles que les passions relatives à l'instinct de reproduction et de religion.

Deux principes se sont partagé le monde physique et moral; c'est le principe du bien et le principe du mal. Dieu avait d'abord créé l'homme parfait, bientôt il déchut, sa désobéissance vint le tirer de son état de pureté et le rendit sujet au vice. Voici ce que nous rapporte l'Écriture sainte; l'Histoire profane raconte le même fait en d'autres termes, savoir : Que Pandore répandit les maux sur la terre, en faisant ouvrir, par curiosité, une boîte qui les renfermait, et que lui avaient donnée les dieux, avec défense de l'ouvrir. Quoi qu'il en soit, ces deux principes qui régissent le monde existent partout, dans tout, dans les meilleures choses, *ex bonis principiis male principia*, et *ex malis bona*. Ces deux principes se sont aussi partagé les passions : le bon en a pris quelques-unes, ce sont les passions dirigées vers le bien; le mauvais s'en est approprié le plus grand nombre, de là les passions dirigées vers le mal; enfin, il y en a qui sont restées communes à ces deux principes, ou indivises, et sur lesquelles ils règnent ensemble, mélange de bien et de mal, ce sont les passions mixtes.

Les passions ont régné en tous temps, partout où il y a eu des hommes. Cependant elles dominent plus à certaines époques qu'à d'autres; il y a des siècles qui sont pour ainsi dire marqués au coin des passions, illustrés ou avilis par elles; des hommes sont comme chargés de les faire revivre de loin en loin avec toute leur énergie, et d'en donner de grands exemples au monde. Comme les maladies, on peut dire que les passions ont des momens de récrudescence.

Les passions ne sont pas le partage de l'homme seul; les animaux, placés au sommet de l'échelle, sont susceptibles d'en ressentir quelques-unes, tantôt qui leur sont propres, tantôt qui leur sont communiquées par l'homme. Mais il faut avouer que les passions ne sont qu'à l'état de vestiges et d'imperfection chez les animaux; qu'elles y ressemblent à des instincts plutôt qu'à des actes raisonnés, entre lesquels, du reste, elles tiennent le milieu chez l'homme; qu'il faut des circonstances particulières pour les développer chez eux; qu'elles ne sont pas continues, et même qu'ordinairement ils en paraissent dé-

pourvus, de sorte que les passions qui se trouvent exprimées par les beaux vers d'Ovide, n'en sont pas moins le domaine de l'homme ;

*Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit , et erectos ad sidera tollere vultus.*

CHAPITRE III.

Source des passions.

Les passions sont-elles innées ou acquises ?

Elles sont l'un et l'autre. Les passions sont inhérentes à l'homme ; elles le suivent comme son ombre ; elles font partie de sa nature : c'est sa constitution morale. Elles ne peuvent pas ne pas naître avec lui ; nous en apportons le germe en naissant ; mais selon les circonstances au milieu desquelles il viendra à éclore et à se développer , les passions présenteront en nombre , en nature , en intensité , de grandes différences. Les vocations sont un exemple de passions innées. Les passions peuvent être tellement innées , qu'elles éclatent subitement chez des gens qui n'ont pas reçu la moindre éducation. C'est ainsi que Jeanne d'Arc , fille du peuple , vivement frappée des malheurs de son pays , prend les inspirations de son courage pour celles d'un génie surnaturel ; les passions , jusqu'alors inconnues , s'éveillent en elle ; elle forme et accomplit le projet de faire sacrer son roi à Reims et de délivrer son pays des mains des Anglais.

Guillaume Tell , né berger , mûri avec une âme passionnée pour la liberté , gémit de la tyrannie de l'Autriche , et l'amour de la patrie triomphe. Hors ces vocations , ces passions volcaniques dont les exemples ne sont pas rares dans l'histoire , les autres peuvent être considérées comme acquises.

Éducation. L'influence de l'éducation s'exerce de deux manières , et sur le moral et sur le physique ; en effet , on distingue l'éducation mo-

rale et l'éducation physique : cette dernière n'est point indifférente dans le sujet qui nous occupe, car elle crée les tempéramens, qui influent tant sur les passions.

Du naturel. Nous naissons avec un bon ou un mauvais naturel, c'est-à-dire avec un penchant plus ou moins grand au bien ou au mal, au juste ou à l'injuste, et il est difficile de redresser le penchant quand il est mauvais; ce n'est que pour un temps; chassez le naturel, il revient au galop. Certaines gens naissent contrefaits au moral comme au physique, et l'éducation, dans ce cas, ne fait que pallier le mal; car, quand il a sa cause dans la constitution, il se joue des principes; sitôt qu'il est libre, il prend son essor, lève le masque et marche tête haute. Le vice s'entoure du vice; l'éducation qu'il a reçue ne fait que tourner à son avantage et lui prêter des raffinemens; l'éducation, dans ce cas, a verni le vice, mais elle l'a agrandi, comme elle agrandit la vertu d'un naturel bien né.

Les passions se transmettent-elles des parens aux enfans? Sont-elles héréditaires?

De même que les traits du visage et que les autres caractères physiques, les passions peuvent quelquefois se transmettre; mais ce n'est pas l'ordinaire, par suite de cette variété qui fait qu'au moral, comme au physique, il n'y a pas deux êtres qui se ressemblent parfaitement, *tot homines, tot sensus*. Cependant il est certaine passion qui paraît, comme on dit, passer dans le sang, particulièrement de mère en fille, c'est celle de l'amour physique; mais ici encore il est difficile de faire la part des liens du sang, et du mauvais exemple que les parens donnent alors à leurs enfans.

Première enfance. L'enfant au berceau ne manifeste aucune passion; il n'annonce même rien de ce qui l'appelle à régner sur le monde par son intelligence; il ne naît pas mieux partagé que les autres animaux; au contraire, il naît nu, faible, incapable de locomotion et de pourvoir à ses premiers besoins. Mais bientôt il devient avide de sensations; il s'agite, il s'élance en quelque sorte à leur rencontre; ses

yeux fixent les couleurs, et il commence à connaître sa mère et à la saluer du premier rire d'amour et de reconnaissance qui dédommage amplement sa tendresse de toutes les peines qu'il lui donne. A la fin de la première enfance, le nouvel être devient passible d'une joie et d'une tristesse morales, fruit de la satisfaction ou de la contrariété.

Deuxième enfance. La sensibilité extrême de l'enfant provenant de la faiblesse de ses organes, et du cerveau en particulier, qui se développent, le rend très-susceptible au moral comme au physique : la moindre cause le fait rire ou pleurer, et passer alternativement des cris de joie aux cris de douleur. Ses impressions sont vives, mais en général passagères; les moindres sornettes portent au cœur et inspirent le sentiment de la vengeance, qui est promptement tirée s'il est le plus fort, et qui s'exhale en pleurs amères s'il est le plus faible. La jalousie est une passion très-commune à cet âge, et l'on voit des enfans perdre l'appétit, se passer de boire et de manger, se consumer dans l'abstinence et la fièvre lente, par suite de cette funeste passion. Avec une telle sensibilité, comment pensez-vous que supportera l'esclavage d'un collège, véritable lieu d'exil, un enfant ami de la liberté et arraché de l'aile d'une mère attentive à tous ses besoins, pour être livré à des étrangers mercenaires, dont les attentions grossières se bornent aux masses et ne descendent jamais aux enfans en particulier, qui ont cependant si besoin qu'on s'occupe d'eux. L'homme, à cet âge, peut-il se passer de ses parens? Est-il assez philosophe pour oublier le lieu de sa naissance, pour se faire une patrie nouvelle là où ne sont pas les auteurs de ses jours, et pour se suffire à lui-même au milieu d'étrangers qui sans cesse le menacent? car partout le plus fort opprime le plus faible. L'esclavage, une mauvaire nourriture, l'éloignement de ses parens, peuvent enfanter la mélancolie, la nostalgie, la fièvre intermittente, et tout au moins une mauvaise constitution, source de tant de maux et souvent de la phthisie.

Et la morale! que pensez-vous qu'elle devienne dans les collèges? en quels lieux du monde plus qu'en ceux-là est-elle outragée? De

même que les rassemblemens d'hommes donnent quelquefois lieu à des maladies pestilentielles, de même les rassemblemens des jeunes gens donnent lieu à une véritable infection morale endémique, que tout le monde connaît, et que je n'ai pas besoin de nommer. Partout où les hommes se groupent, les vices croissent et se multiplient; l'innocence, la pureté et les vertus qui en découlent disparaissent; de sorte qu'il faudrait que les hommes vécussent dans un certain degré de dissémination pour être meilleurs.

Puberté. Mais nous voici arrivé à cette révolution d'âge où l'homme physique et l'homme moral surgissent tout entiers comme de leur état de vestiges. Jusque-là l'homme avait présenté la forme physique et morale de la femme; mais il va revêtir les caractères de la virilité, et devenir ce qu'il doit être dans la suite. Les organes de la génération vont se développer, et imprimer à sa voix, à son geste, à son regard, à sa pensée, à ses actions, c'est-à-dire à l'homme tout entier, le cachet de leur influence. Le cervelet, va commander au cerveau, c'est-à-dire les passions à la raison. Une carrière nouvelle, toute nouvelle, inconnue, pleine de charmes, un monde nouveau s'ouvre devant ses yeux; c'est le monde habité par les passions, à la tête desquelles il faut placer l'amour. Ses facultés affectives prennent une nouvelle tournure : bornées à l'amour des parens, elles s'étendent à des personnes étrangères, inconnues, de l'autre hémisphère, à toute une moitié du genre humain. Le cœur de l'adolescent s'entr'ouvre, et bientôt s'épanouit à l'amour. Il porte partout sa nouvelle passion; ses pensées roulent sans cesse sur elle, et sans cesse lui retracent l'image de la femme; il la porte dans son cœur; son nom seul produit un effet magique sur ses sens; il n'aura d'émulation, d'ambition pour la gloire, la célébrité, les honneurs, les richesses, que pour plaire au sexe qu'il adore, que pour les déposer à ses pieds, pour mériter son estime et ses faveurs; car c'est moins les regards et les applaudissemens des hommes qu'il recherche que ceux de la femme; tout dérive d'elle, tout y aboutit. Elle devient le point de mire de

toutes ses pensées , le sens de toutes ses actions. C'est pour elle qu'il volera aux combats, qu'il exposera sa vie au champ d'honneur comme en champ clos , qu'il versera le sang généreux d'un cœur qui ne bat que pour elle. L'amour ouvre la carrière à toutes les vertus comme à tous les vices ; il enfante les plus nobles passions comme les plus criminelles. Que ne peut faire l'amour heureux ? De quoi ne sont pas capables la haine , la vengeance , la jalousie , allumées par cette passion ? L'homme qui aime iraît au bout du monde , franchirait les mers pour aller trouver celle qu'il idolâtre , comme il immolerait tout à sa vengeance , à sa jalousie.

Dans l'adolescence , l'homme se livre à tous les écarts de son imagination ; il erre dans le champ des chimères. Cet âge , considéré comme le printemps de la vie , est éminemment l'âge des passions. Ce n'est pas étonnant , c'est le premier pas dans le monde ; et de même qu'un coursier en entrant dans la lice franchit dans les premiers momens un espace considérable , de même l'homme , en entrant dans la carrière du monde se livre avec ardeur aux charmes jusqu'alors inconnus des passions. L'imagination embellit l'amour , et l'amour crée les autres passions ; il devient le talisman de notre existence , la passion des passions , la reine , la mère de toutes les autres ; il figure dans tous les rêves auxquels se livre notre imagination , et qu'il enfante.

Les organes servent parfaitement les passions. Plein de santé et de confiance en ses forces , le jeune homme , d'ailleurs sans expérience , et sous l'influence d'une passion qui ne connaît d'obstacle que la mort , ne doute de rien ; de là le courage mâle et bouillant de cet âge , la vanité , l'amour-propre , l'orgueil , la fatuité , la présomption.

Dans la première jeunesse , comme dans l'enfance , les soucis n'approchent pas encore de l'homme ; il se livre aux passions gaies. La connaissance d'un monde corrompu n'ayant pas encore desséché son cœur , et tari la source de la générosité et de la modestie , qui coulent abondamment de ce cœur droit , loyal et sincère , point de détours , de dissimulations ; tout est encore dans sa pureté ; il me semble voir

les vertus antiques de nos premiers pères ; c'est l'âge d'or. Mais bientôt toutes les sources seront empoisonnées, et ne distilleront plus que le venin des passions basses, viles, personnelles, envieuses, vaniteuses, comme la flatterie, l'intérêt, l'égoïsme, l'orgueil, la jalousie, le mensonge, la dissimulation.

La jeune fille pubère, moins libre, et ne pouvant donner l'essor à ses actions, le donne à ses pensées ; elle jette, lorsqu'elle peut sans être vue, mais surtout aux approches de la nuit, un regard furtif et ardent sur le jeune homme qui s'offre à sa vue. L'obligation dans laquelle elle est de dissimuler des sentimens qu'il faut étouffer dans le sein où ils ont pris naissance, la livre à la mélancolie ; elle devient pensive, cherche la solitude pour mieux s'occuper de l'objet de ses desirs, et pour dévorer en secret des livres qui flattent ses goûts nouveaux, en lui retraçant le portrait embelli de celui qu'elle adore.

De vingt-cinq à soixante ans, c'est-à-dire dans l'âge mûr, le tableau change : les passions de la jeunesse se calment ; un rythme de moins s'y observe. Le mariage contribue surtout à opérer ce changement. Il s'opère une révolution remarquable dans les passions. L'homme qui jusqu'alors a travaillé pour mériter celle qu'il désirait, possédant cet objet de ses vœux, n'a plus pour aiguillon l'amour ; ce mobile a disparu. Cette passion vivifiante l'ayant abandonné, il devient calme, froid, et l'intérêt prend siège dans son cœur. C'est le deuxième grand mobile ; il a pu régner conjointement avec l'amour dans la jeunesse ; c'est une passion si forte, qu'elle se trouve partout : mais Plutus était aux ordres de Cupidon. Après le mariage, l'amour disparaît ; l'intérêt reste seul, et n'a plus de frein. Dès-lors il s'empare de l'homme tout entier, dirige ses pensées, ses actions ; le cœur, agrandi par l'amour, se resserre, revient sur lui-même. L'homme n'aime plus toutes les femmes, il n'en aime plus qu'une ; ses affections se concentrent sur lui et sur elle ; il oublie jusqu'à un certain point le reste. S'il lui survient des enfans, c'est bien pire encore, et l'intérêt croît avec la famille ; il devient la passion dominante.

Vieillesse. Dans la vieillesse, les passions se ralentissent encore plus,

et même quelques-unes s'éteignent. Des organes flétris ou malades , des fonctions languissantes , un système nerveux moins sensible ; un sang moins riche , moins chaud , moins abondant et moins rapide ; une contractilité moindre du cœur , aidée de la perte d'élasticité et même de l'ossification des vaisseaux , voilà autant de causes d'excitation moindre du cerveau , devenu lui-même moins irritable , tant par la diminution de la sensibilité physique que par la triste expérience des choses de ce monde : de là moins de réaction de sa part , et moins d'énergie dans les passions. Il n'y a plus ce superflu d'activité sentante qui constitue les passions ; tout se concentre et se consume à l'intérieur de l'homme , chez qui l'instinct de conservation devient prédominant , avec les passions qui s'y rapportent , comme l'égoïsme ; et celles qui proviennent de la faiblesse physique et morale , comme l'avarice , la crainte , la superstition , la défiance , la cruauté. Cependant , au milieu de ses terreurs , l'homme , arrivé au déclin de la vie , est d'une gaîté aimable , qui n'est interrompue que par son retour sur le passé et ses regards sur l'avenir. L'homme , généralement épicurien pendant le cours de sa vie , n'abjure pas cette philosophie sur la fin de ses ans ; au contraire , il l'étreint étroitement , comme un bien qui va lui échapper. Bacchus et Comus sont plus que jamais ses dieux favoris , les dieux qu'il adore ; le culte de Vénus devient pour lui une hérésie , qu'il n'abjure cependant pas toujours , autant par souvenir que par reconnaissance pour une divinité qui a semé son existence de tant de plaisirs.

CHAPITRE IV.

Du sexe.

Le sexe apporte dans les passions de grandes différences. L'influence du sexe se manifeste de bonne heure , et nous la voyons s'exercer sur le petit garçon et la petite fille , qui présentent déjà dans leurs goûts des différences tranchées. Le petit garçon aime les plaisirs bruyans ,

la lutte, la course, les chevaux, le tambour; il court aux armes, aux combats. La petite fille, au contraire, n'aime pas ces exercices guerriers; elle est plus sédentaire, et concentre ses goûts dans les poupées et les chiffons, qui constitueront un jour l'amour de la toilette.

Les passions sont plus nombreuses chez l'homme, plus extrêmes chez la femme. Il est des passions presque exclusivement dévolues à l'homme, en rapport avec son sexe, et que l'on pourrait appeler *masculines*, telles que l'amour des armes, de la gloire, des combats. Cependant l'histoire n'est pas sans exemple de princesses guerrières qui combattaient, à la vérité, à côté de leurs époux, ce qui peut faire croire que Cupidon avait pris la forme de Minerve, de sorte que c'était encore là de l'amour. Mais Jeanne-d'Arc, les Amazones; des populations entières de femmes qui défendent leurs villes assiégées, fournissent des exemples de vertus guerrières; et de l'amour du cheval, animal éminemment guerrier, à l'amour des combats chez les Amazones sporadiques de nos jours, n'y a-t-il pas qu'un pas? La femme peut donc sortir de son cœur, de ses passions ordinaires, et s'enflammer des passions des hommes, des rois, des conquérans; elle peut tout oser, tout entreprendre, tout exécuter; mais elle n'est pas née pour de pareils soins. La faiblesse de son sexe, sa douce voix, ses formes rondes et moelleuses, ses tendres mains ne sont pas faites pour commander à des soldats, mais à des hommes; pour parler au courage, mais au cœur; pour revêtir la cuirasse, mais la gaz légère; pour le maniement des armes, mais de l'aiguille et du fuseau; pour coucher au bivouac, mais sur l'édredon; enfin, pour livrer des combats sanglans; la femme est née pour l'amour: c'est toute sa vie. Une reine doit être reléguée au fond de son palais, une bourgeoise aux soins domestiques: elle a déjà trop de puissance dans ses charmes; et, outre qu'elle gouverne souvent directement les empires, elle règne encore directement, à sa manière, sur les hommes, sur qui elle exerce un monopole souvent odieux. Le cœur est trop chez la femme, et le génie pas assez pour qu'elle commande: cependant les qualités du cœur sont beaucoup sur un trône; aussi voyons-nous

le règne des femmes assez ordinairement signalé par la paix et le bonheur des peuples ; mais aussi d'autres fois souillé par des désordres et des excès honteux , résultat de la nature et de la faiblesse d'un sexe qui porte les passions à l'extrême.

La femme a deux ambitions principales : celle de la beauté et celle de l'esprit. A la première se rapporte le désir de plaire , avec intention de payer de retour , ce qui constitue l'amour ; ou seulement le désir de plaire , sans intention de payer de retour , ce qui constitue la coquetterie. Hommes vaniteux ou crédules , jeunes gens sans expérience , cessez de prendre pour vous les regards dont vous gratifie une coquette ; elle s'aime avant de vous aimer ; son amour-propre a prévenu le vôtre ; elle vous flatte pour être flattée ; elle s'est aperçue que vous la regardiez , elle ne vous rend la pareille que pour vous encourager. Dirait-on qu'il y a des hommes assez vains pour être entachés de ce vice ; qui , froids comme des marbres , aiment à plaire au sexe , à en être remarqués , mendient ses regards , enfin qu'il est des hommes coquets ?

A la seconde ambition de la femme se rattache la passion de la célébrité dans les lettres , les arts.

La femme , comme je l'ai dit , porte ses passions à l'extrême. D'où vient donc que ce sexe ne peut se supporter mutuellement ? Il n'est pas de femmes , qui se disent les meilleures amies , qui échappent à leurs traits réciproques de médisance et de calomnie. La douceur des traits et des formes semblerait ne devoir coïncider qu'avec des passions douces : il n'en est pas ainsi : les passions haineuses , dédaigneuses , violentes , prennent dans le cœur de la femme un nouvel accroissement. Chez elles , l'amitié est de l'amour , la haine de la fureur. Les femmes se déchirent entre elles ; elles affectent un amour-propre révoltant , un orgueil insupportable envers leurs rivales déçues et leurs inférieures. Mais la différence des sexes adoucit un peu leur humeur hautaine ; et de même que l'on voit de grands seigneurs ne pas dédaigner de descendre à de simples villageoises , comme le prouve le droit

du seigneur, de même l'on voit de grandes dames ne pas refuser à leurs passions de s'abaisser à des valets.

Destinée à vivre au milieu des enfans, à les élever, la femme s'identifie avec eux ; elle leur ressemble au physique comme au moral. Au physique, ce sont les mêmes formes, la même voix, la même sensibilité, la même sensualité, la même blancheur et la même finesse de peau, la même faiblesse. Au moral, la femme partage le caractère de l'enfant : ses goûts, ses jeux enfansins, sa légèreté, sa susceptibilité, son passage de la joie à la tristesse pour la moindre cause, de l'amour à la haine ; sa jalousie, sa faiblesse d'esprit, d'où la superstition, la crédulité.

Le sexe communique à l'homme du sérieux dans la pensée, à la femme de la gaité ; aussi les passions gaies sont le partage des femmes, et la nature semble les leur avoir données pour qu'elles soient en harmonie avec les enfans, et qu'elles nous fassent oublier à nous, hommes, nos pénibles travaux et nos soins soucieux. Une ressemblance encore de l'enfant et de la femme, c'est que, chez l'un comme chez l'autre les passions sont passagères, excepté cependant quelques-unes qui font sur eux une impression si profonde qu'ils ne peuvent s'en relever, surtout la femme.

CHAPITRE V.

Des tempéramens.

Le tempérament n'influe pas moins sur les passions. Tel tempérament est pour ainsi dire le tempérament des passions, tandis que tel autre leur est contraire. Le tempérament sanguin offrant tous les attributs de la santé la plus florissante, présente aussi toutes les conditions requises pour les passions gaies, aimables, généreuses, courageuses, fougueuses : c'est le type du tempérament, et les passions qu'il enfante sont aussi les plus belles. La bienveillance, l'amitié, l'amour de la gloire, du beau sexe, telles sont ses passions ; mais on

reproche à ce tempérament de la légèreté, de l'inconstance, des excès en tous genres, de l'amour-propre, de la vanité, de l'orgueil, le besoin de briller par le corps comme par l'esprit, c'est-à-dire de la présomption et de la fatuité.

Le tempérament musculaire ou athlétique se rapproche assez du tempérament sanguin, qui s'y trouve réuni. La philosophie d'Épiqueure est encore celle de ce tempérament ; mais comme il jouit de peu de sensibilité, il se livre à l'amour plutôt par besoin que par passion ; aussi l'amour physique l'emporte-t-il chez lui sur l'amour sentimental. Ajoutez à cela une confiance excessive en ses forces physiques, un besoin irrésistible de les montrer ; de l'audace, de la témérité et tous les excès qu'elles enfantent, comme les querelles, les bravades, les provocations, en un mot, tous les effets d'une passion aveugle et brutale. La prétention de la force est une passion chez certains individus et même dans certaines familles. Du reste, il paraîtrait que ces athlètes de profession ne seraient pas des athlètes en amour. Cette masse de forces est bientôt abattue, et Milon de Crotone avoua ingénument sa faiblesse à Anténor.

Le tempérament lymphatique est doué de peu de passions, ou au moins ce ne sont que des passions tristes, résultat du malaise général et du peu d'excitation de l'organe cérébral. Dans les commencemens, ce tempérament offre les passions du tempérament sanguin ; mais sur la fin, la vie physique comme la vie morale languissent ; la faiblesse existe dans les pensées comme dans les fonctions ; tout est frappé d'inertie. Les femmes de ce tempérament sont peu portées aux plaisirs de l'amour, elles sont d'une froideur mortelle : on ne peut les sortir des glaces de leur constitution. De là cette vertu facile, cette sagesse sans mérite ou plutôt méprisable, quand elles s'en prévalent.

Un tempérament à passions profondes, durables, qui tirent moins leur source des causes extérieures que de lui-même, est le tempérament bilieux. L'ambition et tout son attirail sont le partage de ce tempérament ; le courage, la fermeté dans le dessein et dans l'exécu-

tion , la valeur mitigée par la prudence , la dissimulation , le désir de dominer , telles sont ses passions. C'est dans ce tempérament que l'on rencontre les plus grands hommes. Ceux qui font l'admiration du monde , les conquérans enfin , tels que Cyrus , Annibal , César. La colère , la haine , la jalousie , la vengeance , sont encore des passions communes à ce tempérament , comme le prouvent les habitans des pays chauds , qui en sont presque tous doués. C'est lui qui nous présente les passions les plus fortes ; aussi , dans l'homme bilieux , tout offre-t-il à l'extérieur le cachet des passions : un corps sec , des muscles saillans , à fibres énergiques ; des yeux fixes et caves ; un front ridé et soucieux ; des sourcils bruns , épais , rapprochés , froncés ; une peau jaune , tels sont les traits caractéristiques des passions et l'habitude extérieure qui trahit leur existence.

Si ce tempérament devient très-prononcé , il se transforme alors en tempérament mélancolique , en proie à toutes les passions tristes : les soupçons , la défiance , la terreur , la superstition , la cruauté. Trop d'exemples de ce tempérament fourmillent dans l'histoire , et il suffira de rappeler les noms des Pygmalion , des Tibère , des Cromwel , des Louis XI.

Le tempérament nerveux offre toutes les conditions requises pour les passions , qui ne sont précisément que le résultat d'une exaltation nerveuse , physique et morale existant dans ce tempérament ; aussi voyons-nous les femmes qui en sont douées éminemment porter les passions à l'extrême. C'est surtout dans ce tempérament que les passions spontanées , résultat d'une effervescence subite , s'observent ; telles que la colère , la joie , la tristesse , la terreur. Ainsi ce tempérament offre les passions des trois autres : les passions gaies et fugaces du tempérament sanguin , profondes et durables du tempérament bilieux , les passions tristes du tempérament lymphatique. Il ne peut pas être assigné de limites dans les passions au tempérament nerveux ; le système qui est le siège des passions venant à prédominer , selon la manière dont il sera affecté , légèrement ou profondément , il présentera

les passions les plus différentes et les plus exagérées, comme les plus fugaces. Toutes les passions sont de son domaine.

Ensuite les tempéramens se fondent de manière à modifier encore les passions.

La stature. La stature a aussi une influence marquée sur les passions. De même que les mouvemens physiques sont plus lents chez un individu de haute stature, soit à cause de la grandeur et du poids des leviers qui offrent plus de difficulté pour leur mouvement, soit à cause de la moindre quantité d'influ nerveux qui se trouve plus divisé; de même les mouvemens intérieurs, qu'on nomme *passions*, sont plus vifs chez un homme de petite stature. Le cerveau est plus excité dans le même temps par le sang, dont la circulation est plus rapide et dont l'organe central est plus rapproché de lui d'une part; de l'autre, il dépense moins pour mouvoir la machine animale moins développée, et c'est autant de gagné pour la partie morale de notre être. Aussi voyons-nous que, dans tous les temps, les grands hommes ont été en général de moyenne et même de petite stature, comme le prouvent Cyrus, Alexandre, César, etc. *Alexander magnus, corpore parvus erat.*

CHAPITRE VI.

Les climats.

Les climats exercent une grande influence sur les passions, puisqu'ils fondent les tempéramens d'où elles dépendent en grande partie. Aussi voyons-nous une différence totale dans les passions des habitans du midi et du nord : ceux des pays tempérés tiennent le milieu. Dans les climats où un soleil brûlant darde la vie sur les êtres qu'il anime, et accélère la circulation d'un sang moins chargé de particules aqueuses, pénétré d'une plus grande quantité de calorique, et qui va partout exciter les organes, les passions se ressentent de cette excitation physique, et sont ardentes comme le soleil qui les vivifie. Dans les

pays glacés , au contraire , où le froid éteint la sensibilité , ralentit la circulation du sang qui , faute de transpiration cutanée , contient beaucoup de parties aqueuses , et où les hommes sont même obligés de faire un grand usage de boissons alcooliques pour aider la calorification , où le tempérament musculaire domine , tout est engourdi ; les organes , peu excités , sont plongés dans une sorte de torpeur , et les passions , comme les individus , sont peu vives. Dans les pays chauds les passions ne sont pas plus gaies que dans les pays froids , parce que le tempérament sanguin , en rapport avec ces passions , n'y existe guère seul , mais qu'il y est mêlé avec le tempérament bilieux , qui donne lieu aux passions sérieuses. C'est dans les pays tempérés qu'existent les tempéramens sanguins et les passions gaies.

La puberté se développant dans les pays chauds plus tôt que dans les nôtres , les passions y sont aussi plus précoces. Dans les pays froids et humides , où règne le tempérament lymphatique , les passions sont tristes , le suicide commun ; telles sont la Hollande et l'Angleterre.

Des saisons. Les saisons produisent à peu près les mêmes effets que les climats ; seulement , étant de courte durée , et exerçant une influence passagère sur des tempéramens qu'elle n'a pas le temps de changer , qui naguères étaient soumis à une influence toute contraire , et qui sont souvent en opposition avec ces influences , les effets sont souvent peu marqués et presque nuls ; cependant ils présentent quelque différence. Qui n'éprouve de la tristesse lorsque les frimats et la pluie couvrent la terre , que toute la nature est engourdie ? qui n'a éprouvé au printemps cette influence vivifiante du soleil , qui se répand sur toute la nature et pénètre dans nos cœurs en rayons d'amour et de feu ? C'est aussi à cette époque que le guerrier court aux armes , non pas seulement parce que c'est le retour de la belle saison , mais parce qu'il se sent une ardeur nouvelle. En été , la chaleur nous accable , et la paresse seconde parfaitement le penchant à l'amour et à la volupté qui nous entraîne.

Il en est des jours comme des saisons et des climats. Un jour de

beau temps nous inspire la joie; un jour de mauvais temps la tristesse. Nous avons besoin de voir les rayons du soleil, ce sont les rayons de l'espérance. L'électricité ne joue pas non plus un faible rôle dans ce phénomène, et ne contribue pas peu à notre tristesse, en produisant sur nous un malaise général. Il en est de même, pour la même raison, lorsqu'il fait une chaleur étouffante, qu'il n'y a pas d'air, c'est-à-dire lorsque les nuages passent près de la terre, que la colonne d'air est peu élevée et que le baromètre descend.

Maintenant parlerai-je de l'influence de la lumière et des ténèbres sur les passions ?

La nuit est pour l'homme qui ne dort pas dans une couche solitaire un moment où le manque de distractions le livre tout entier à ses passions; et, pour l'homme qui voyage, un moment où le spectacle éblouissant de la nature illuminée par les flambeaux du monde, en excitant sa sensibilité, mettent en jeu ses passions et exaltent ses sentimens d'espérance ou de désespoir.

Le réveil du matin est un moment critique pour l'homme livré aux passions tristes; il ne recouvre alors ses sens et n'ouvre la paupière que pour s'abandonner au désespoir. Un moment il avait oublié ses maux dans le sein de Morphée; mais aussitôt qu'il revoit le jour, il se rappelle ses tristes pensées; elles l'assiègent de toutes parts: écartées un instant, mais non bannies par le dieu du sommeil, elles semblent veiller à ses côtés, épier le moment de son réveil, et profiter de la faiblesse où le physique plonge le moral, pour fondre sur lui avec plus d'acharnement, et le dévorer avec la fureur d'un vautour qui déchire sa proie. Mais, debout, l'homme reprend de la force morale; et à mesure que le soleil remonte sur l'horizon, cet astre bienfaisant, qui semble créé à la fois pour égayer la nature physique et morale, dissipe les nuages de notre existence, comme il met en fuite devant lui ceux de l'atmosphère.

Le soir, moment recommandé avec raison pour l'examen de sa conscience, revenant dans sa couche solitaire, livré de nouveau au libre cour de ses pensées, l'homme a le cœur ouvert à toutes les im-

pressions exagérées d'espérance ou de désespoir, jusqu'à ce que le sommeil vienne suspendre l'un et l'autre. Heureux si dans le cours de la nuit des images sinistres ne viennent pas le troubler.

Le soir et le matin sont donc les momens où les passions sont les plus douces ou les plus tristes possibles ; elles présentent alors de véritables accès, comme les maladies qui tuent ou au moins qui ont des paroxysmes au lever et au coucher du soleil.

Trois causes se réunissent pour concourir à cet effet, l'heure, la solitude, la faiblesse produite par la vacuité de l'estomac.

CHAPITRE VII.

De l'alimentation.

A jeûn le corps est faible, et l'esprit, qui s'en ressent, se défend mal contre les mauvaises atteintes, d'où il résulte que l'alimentation a une grande influence sur les passions ; non-seulement elle détermine leur nature, mais encore leur degré de force. Qui ne sait que l'estomac joue un grand rôle dans le sujet qui nous occupe ? Un bon repas donne du courage, de la bonne humeur, rend enclin à l'amour, à la bienveillance, en produisant un bien-être général, et en excitant agréablement les centres nerveux ; chasse, avec le secours de la compagnie, les soucis et les chagrins, pour un moment au moins. Le vin noie les soucis. Cependant les souvenirs d'un bon dîner flattent longtemps les hommes, mais les excès d'une orgie ne laissent à leur suite que des dégoûts et des ennuis, suite inévitable d'une surcharge des voies digestives ; tant il est vrai que la tempérance est la mère de la santé et de tous les plaisirs, et l'intempérance la source de tous les maux. On mène les hommes par l'estomac. Voulez-vous vous attacher un homme, en faire votre ami, un ami sincère, autant que possible, enfin votre meilleur ami ? flattez son instinct de conservation et de reproduction : ce sont là des services qui ne s'oublient jamais. Voulez-vous vous rendre des diplomates favorables ? soyez un Lucullus ;

une beauté moins sévère , versez à pleine coupe le nectar de Champagne. Voulez-vous enflammer une armée de l'ardeur de combattre , donnez-lui des vivres et du vin en abondance. Un repas, au contraire, où les alimens manquent ou sont de mauvaise qualité, et qui n'est arrosé que par le liquide des puits et des fontaines. rend morose et taciturne , et démoralise entièrement. O puissance de la digestion , qui décide des négociations de la diplomatie et du sort des combats !

CHAPITRE VIII.

État sauvage.

Les hommes à l'état sauvage se rapprochent beaucoup des animaux au milieu desquels ils vivent, et à qui ils disputent leur proie. Ils n'éprouvent guère que les passions relatives à l'instinct de conservation et de reproduction , c'est-à-dire les appétits les plus grossiers du corps. Ils ne connaissent point les besoins de l'esprit. Cependant les passions religieuses sont très-développées chez eux , puisqu'ils se sacrifient quelquefois à leurs divinités. Obligés de se défendre contre des bêtes féroces , ils professent le courage et ne connaissent point la crainte. Quelquefois en guerre avec des ennemis , la haine , le désir de la vengeance , la cruauté se font sentir à leur cœur ; la bienveillance n'en est pas exclue , et l'hospitalité s'est réfugiée chez eux. Ils ne sont point étrangers à l'orgueil , et on les voit souvent se parer des produits brillans du règne minéral et du règne animal , comme des plumes des oiseaux.

Dans un état qui se rapproche de celui-là , dans la vie pastorale , les passions sont encore moins nombreuses peut-être ; car les bergers , n'ayant d'ennemis que ceux de leurs troupeaux , sont de mœurs très-douces , et se trouvent à l'abri des passions haineuses : la bienveillance , au contraire , forme le fond de leur cœur. Leurs passions religieuses ne sont point fanatiques , mais tout au plus superstitieuses. Leurs autres passions se bornent à l'amour de leur troupeau et d'une

simple et naïve bergère. Ne se nourrissant que de produits lactés et des fruits féculans et sucrés de la terre, le vin n'approche guère de leurs lèvres dans ces repas champêtres pris sur un lit de gazon et au bord d'une fontaine ou d'un ruisseau. L'intempérance ne produit pas chez eux ces troubles déplorables de la raison, qui enfantent si souvent les passions viles et crapuleuses des gens grossiers qui s'y livrent. L'amour de la gloire et des honneurs, la soif des richesses, l'ambition, enfin, ne les altèrent pas; ils y sont inaccessibles sur leurs collines solitaires et dans leur hameau couvert de chaume. Les passions n'habitent pas les humbles bruyères; la cabane du pauvre ne les recèle pas. Sans besoins, les bergers sont sans passions : elles se sont réfugiées dans les villas. Livrés à des occupations agréables plutôt que pénibles, ils ont le loisir de contempler les beautés de la nature, qui portent dans leur cœur la douceur des mœurs de l'âge d'or. Il faut être berger pour être heureux : les bergers descendent d'Abel.

Déjà il n'en est plus de même des habitans des campagnes livrés aux travaux pénibles de la culture des champs. Obligés de labourer la terre pour vivre, de gagner leur pain à la sueur de leur front; ces durs moyens d'existence, les fatigues continuelles du corps exposé aux ardeurs du soleil et à l'intempérie des saisons; la pensée qu'ils ne recueilleront pas seuls les fruits de leurs pénibles travaux, mais qu'ils travaillent pour un riche fainéant, font passer dans l'âme du paysan une aigreur qui enfante les passions haineuses contre les habitans des villes. L'intérêt, le rapt, la vengeance, sont les passions dominantes de ces enfans de la terre, qui, selon une expression assez juste, sont la race à Caïn.

Mais c'est le séjour des villes qui, en multipliant les besoins physiques et moraux, en étalant sans cesse à nos yeux éblouis l'exemple du luxe, des richesses, en nous faisant habiter avec des célébrités de toutes espèces dans les sciences, les lettres et les arts, et jouir de leurs chefs-d'œuvre comme de leur commerce; en énervant et mettant en jeu de bonne heure le système sensible, par le contact continu des

sexes , par l'exemple , qui est un agent si puissant ; par les peintures voluptueuses , la musique , la lecture , les spectacles , enfin par tout ce qui frappe nos sens et notre imagination , qui enfante les passions de toutes espèces. Le désir d'arriver à la fortune , de quelque manière que ce soit , de s'illustrer par tel ou tel moyen , dans tel ou tel genre , enfante l'ambition. Toutes les passions existent dans les villes.

L'homme qui n'est rien dans l'ordre social n'a pas de besoins ni de passions ; devient-il quelque chose , il veut être davantage ; l'ambition s'empare de lui , et il fera tout pour la satisfaire. Aussi , c'est parmi les hommes qui désirent parvenir ou qui sont sur le point d'achever leur fortune , à qui il reste encore quelque chose à désirer ; c'est autour du prince , enfin , que les passions s'agitent le plus , comme les satellites qui se meuvent autour du soleil. Il existe aussi une classe d'hommes qui approche le plus les souverains , et qui , pour les flatter , copie le plus possible leurs passions : ce sont les courtisans et les grands en général. Le prince dicte en quelque sorte ses passions aux grands , et les grands les communiquent au peuple ; il importe donc beaucoup qu'un roi pratique les vertus , s'il veut qu'elles habitent son royaume , et qu'il évite les vices , s'il ne veut pas partout voir régner le désordre.

Que dirai-je , à plus forte raison , de la Fable qui , en consacrant des dieux livrés à des passions honteuses , consacrait tous les vices.

Un genre qui la remplace , et qui par conséquent n'est pas nouveau par le fait , mais seulement par le nom , le roman , en exaltant l'imagination des jeunes filles pour des êtres accomplis au physique , et vicieux au moral , et celles des jeunes gens pour des beautés parfaites qui mettent le comble à l'intérêt qu'elles leur inspirent par un amour indulgent , invite encore aux faiblesses.

Parlerai-je des spectacles , qui sont l'immoralité mise en scène , où l'ouïe , plongée dans un milieu de pensées impures , n'a qu'à s'ouvrir pour puiser à la source du libertinage. Mais partout la pensée y est ramenée , dans les jardins publics par les statues ; dans les musées par des peintures lascives ; dans le monde , par les équivoques et par

l'exemple ; on est sans cesse en contact avec lui , il est inséparable de la société et surtout de la civilisation ; il est dans l'air que nous respirons , dans la lumière qui nous est réfléchie , dans les rayons sonores qui frappent nos oreilles ; il est écrit dans les livres , il est gravé dans les cœurs ; car dans les campagnes , où toutes les causes énumérées n'existent pas , il est presque aussi grand que dans les villes , seulement il est un peu moins raffiné ; c'est la nature qui nous met sur la voie , et les arts et les lettres devraient-ils être bannis pour y ajouter un peu ? Il n'y a rien de si parfait qui ne présente des inconvénients , et d'ailleurs : « à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. »

Les passions ne peuvent pas exister seules , ce ne sont pas des êtres abstraits ; il leur faut des élémens , le concours de l'éducation , des circonstances et des moyens. Or , les grands et les riches en occupent toutes les avenues. Les passions sont des orages qui ne peuvent guère exister que dans la région des orages ; quelquefois , cependant , elles triomphent des obstacles , et comme les orages qui prennent naissance sur la terre , elles naissent en bas et éclatent en haut. D'autres fois elles restent à terre ; c'est là qu'elles naissent , se forment et éclatent ; elles ne peuvent pas s'élever plus haut ; telles sont les passions viles , à la tête desquelles il faut placer l'intérêt , la source des autres , qui n'en sont que l'infâme et hideux cortège. Du nombre est la flatterie , passion de basse extraction s'il en fut jamais , tout en s'adressant à un être élevé , ou au moins plus élevé que nous , cependant quelquefois à un être inférieur dont on a besoin , et très-souvent au sexe. Le flatteur renonce à lui-même , s'humilie , s'anéantit , pour faire ressortir le mérite de celui qu'il encense ; il en fait un dieu et de lui un reptile , qui se traîne bassement aux pieds de son idole pour la faire paraître plus grande. Ce qui met principalement en jeu la flatterie dans le monde , ce sont les grands , le sexe et l'intérêt. Par exemple , je ne conçois pas que l'homme soit parvenu à ce degré d'abnégation de lui-même et d'avilissement , de se confondre en petitesse auprès des femmes , de leur rendre des hommages presque divins ; il ne lui manquerait plus que de se prosterner devant elles et de les adorer

comme des divinités. Aussi ce sexe , vain , prompt à profiter de ses avantages et de nos faiblesses , enflé de ses succès , affiche-t-il un orgueil insupportable , et se croit-il sorti de l'origine des dieux. C'est l'ouvrage des hommes : ce sont eux qui par leurs lâches et viles flatteries , les gâtent tous les jours , à toute heure , et leur inspirent cette morgue aussi méprisable que la flatterie qui la fait naître. Hommes , soyez galans , mais ne soyez pas vils. Mais ces charmes , cette fierté orgueilleuse fléchissent devant le dieu des richesses ; elles échangent leur pudeur pour les biens de ce dieu. Plutus amoureux , quoique aveugle et difforme , trouve peu de rebelles. Des amans magnifiques flattent assez leur goût : il n'y a que le pauvre à qui elles n'ouvrent pas.

De quel droit ensuite , sexe vénal , viens-tu donc afficher une fierté choquante ? C'est sans doute pour en imposer. Mais ces manières tranchantes , cette effronterie , sont pour le connaisseur un indice certain peu à ton avantage , et saches que les sûrs garans de la vertu d'une femme sont dans la douceur et dans la modestie.

Avant que l'homme se soit asservi aux lois de l'hymen , une passion généreuse , l'amour , dominait son cœur , et se soumettait toutes les autres passions , auxquelles il communiquait son brillant reflet , c'est-à-dire que l'homme marchait escorté de toutes les passions aimables , bienveillantes , désintéressées , de toutes les qualités du cœur ; mais une fois cette passion éteinte , toutes les autres disparaissent , tout rentre dans le chaos ; et l'intérêt , passion sordide , prend sa place pour le reste de la vie : dès-lors tout se concentre et se rapetisse ; les passions personnelles succèdent aux passions bienveillantes ; on n'est plus esclave de sa parole , si elle blesse nos intérêts ; on vous fait des offres obligeantes qu'elle n'a pas l'intention de réaliser , mais seulement parce que c'est l'usage , car si l'on y a recours , on est bientôt désabusé. Singulière manière de rendre des services que celle qui ne coûte que des paroles , comme ces vertus faciles et banales dont tirent vanité des individus qui y sont portés par leur tempérament ! L'intérêt se déborde donc dans les villes ; rien ne s'y fait pour rien ; il

n'y a que l'intérêt qui fait mouvoir ; un levier d'or est un puissant levier : si vous entrez chez un marchand ; vous y rencontrez *fidem punnicam* ; on tendra des pièges à votre bonne foi. Une chose bonne à remarquer , afin que justice soit rendue à tout le monde , c'est que , dans les comptoirs , comme partout ailleurs , ce sont les femmes qui sont le plus emportées par la passion qu'elles éprouvent ; qu'elles y exploitent leur gentillesse et la faiblesse des hommes , et que , nouvelles syrènes , elles emploient tour à tour le regard , le geste et la voix pour faire tomber dans le piège.

Malheureusement l'intérêt pénètre partout ; tout est vénal , même ce qu'il y a de plus sacré , comme la justice et la religion. Après cela , je n'ai plus rien à ajouter : tout n'est que rapt , rapines dans la société ; l'on ne trouve presque nulle part de conscience et d'intégrité ; on dirait que les hommes se sont donné le mot pour être mauvais ; chacun tire de son côté , et emporte le plus qu'il peut. La vie sociale est un combat d'intérêt , où chacun cherche à rester maître du champ de bataille , et à élever pour trophée sa fortune sur les ruines de celle d'autrui par tous les procédés les plus réprouvés par la morale ; d'autres fois c'est à guerre ouverte ; ce sont des attaques de grand chemin : on vous demande la bourse ou la vie , et il y a des hommes tellement avarés , que , s'ils n'y réfléchissaient , ils seraient tentés de donner leur vie de préférence à leur bourse.

Mais la scène change : ce n'est plus entre des étrangers qu'elle se passe , c'est entre des parens , entre des amis. On concevrait jusqu'à un certain point encore que l'égoïsme et l'ambition , poussés au dernier degré , étouffassent la voix de la conscience et de l'humanité ; que l'amour si puissant de gouverner , qui va jusqu'à faire exposer sa propre vie pour la satisfaire , fît recourir à des assassinats , dresser des embûches , employer les trahisons les plus noires , violer les droits sacrés de l'hospitalité , fît revêtir à la haine toutes les apparences de l'amitié , pour mieux attirer la victime dans le piège , et la faire immoler ou l'immoler soi-même à son ambition ; mais qu'il fasse taire la voix de la nature , voilà ce qui ne se conçoit pas : qu'une mère sans entrailles

porte une main criminelle sur son enfant naissant , n'ayant pas même en cela le naturel des animaux, qui leur vouent l'amour le plus tendre. Tous les liens du sang sont rompus, l'aberration de la nature va jusqu'à armer la main du fils contre son père, du père contre son fils ; l'ami sacrifie son ami ; l'amitié n'est qu'un vain nom, et partout la trahison exerce ses ravages. On ne craint pas de faire à autrui le plus grand mal pour le moindre bien qui doit en revenir ; et quel bien, grand dieu ! un bien acheté au prix des remords de sa conscience ; mais il y a des hommes, je crois, qui n'ont ni conscience ni remords, et qui n'ont pas même le sentiment du juste et de l'injuste , tant ils sont endurcis par le crime. Ouvrez l'histoire, et vous pourrez vous en convaincre : tout n'est que meurtres et que massacres ; les pages en fourmillent dans l'histoire ancienne ; il est rare qu'un roi ne tache son trône du sang de ses sujets, et quelquefois du sang de ses amis et de ses proches, sur le moindre soupçon, sans le moindre examen. Mais une chose bien remarquable, ce n'est pas la jeunesse qui se souille de ces crimes, c'est l'âge mûr ; c'est là que la cruauté est réfléchie : la jeunesse ne connaît pas la défiance ; elle prend naissance dans l'âge mûr. Alors les craintes, les soupçons apparaissent ; mais c'est surtout dans la vieillesse que les terreurs, résultat de la faiblesse du cerveau, viennent assiéger de toutes parts le mauvais prince ou l'homme revêtu d'une pourpre usurpée, qui rarement descend dans la tombe à cet âge sans avoir la conscience chargée de quelque crime.

Les plaies, la perversité du cœur, sont aussi nombreuses que les calamités physiques. L'homme est l'image vivante de l'imperfection ; et si l'on veut trouver l'image du contraire, ce n'est pas dans l'homme qu'il faut la chercher, c'est dans les animaux domestiques, dans ces bons animaux qui le servent et qu'il maltraite ; quelle fidélité, quelle amitié plus éprouvée que celles du chien, qui ne se démentent pas, même dans la rage. Si cet animal plein de qualités venait tout à coup à revêtir notre nature, quelle honte ne nous ferait-il pas ? Si l'homme pouvait se contenter du commerce de ses animaux domestiques, si

ces amis-là pouvaient lui suffire, il ne lui en faudrait pas d'autres, ce serait sa meilleure compagnie.

On peut dire que deux instincts bien-opposés tourmentent continuellement les hommes, c'est l'instinct de reproduction et l'instinct de destruction. Les hommes se reproduisent en particulier, il se détruisent en masses. Que l'homme se livre avec ardeur à la première passion, c'est le vœu de la nature; mais qu'il prenne plaisir à s'entredétruire, qu'il aime le sang, qu'il se plaise à le répandre, que sa couleur flatte sa vue, est-ce le vœu de la nature? S'il en est ainsi, il faut avouer que la nature est bien bizarre et bien cruelle, ou que notre nature est bien perverse.

Que l'honneur offensé crie vengeance, qu'il l'exige impérieusement, qu'il ne nous laisse point de repos que nous ne la lui ayons accordée avec des chances égales, voilà qui se conçoit; mais que de gaité de cœur, par amour du désordre et pour se faire une réputation infâme, un assassin, un lâche provocateur se fasse un jeu de répandre le sang, voilà le comble de la férocité.

La haine et la vengeance sont aussi poussées à l'extrême par un sexe irascible, emporté, colère, qui se porte toujours aux excès par un mouvement rapide, qui ne connaît point les degrés intermédiaires, et qui ne peut osciller, même un instant, dans la voie de la modération; chez qui la raison est nulle et la passion est tout; dont la colère grossit, se gonfle, arrive en un clin-d'œil à son apogée: c'est un ruisseau qui devient aussitôt un fleuve, un torrent qui déborde et emporte tout; ses veines se gonflent, son visage s'anime, sa bouche écume et vomit des injures; son regard est étincelant, son geste menaçant, ses cheveux épars; il me semble voir une furie, la tête couverte de serpens, dont les dents, implantées dans le crâne, communiquent au cerveau leur venin impur, et dont la queue libre flotte au gré des mouvemens de sa colère. Malheureux effet d'un amour-propre offensé qui ne vous pardonne rien.

D'autres fois cette offense, si facile et si prompte, ne prend pas ces dehors menaçans; mais le trait que vous avez lancé, même involon-

tairement, verse dans la plaie qu'il a faite à son cœur un venin indestructible qui lui suggère la haine, l'amour de la vengeance. Vous avez beau faire des protestations, dire que vous avez été emporté par la passion, que vous êtes innocent de l'intention, tout est inutile; l'amour-propre d'une femme offensée, sur ses charmes surtout, ne vous pardonnera jamais. Vous devriez mourir de désespoir d'avoir perdu ses bonnes grâces; tant mieux, elle sera vengée, elle vous fera victime. Un autre prendrait fait et cause pour elle, verserait votre sang; cette vengeance sied bien à la tournure de son cœur et à ses charmes. Vous seriez en proie aux tourmens de l'inquisition, il faudrait dire oui pour vous sauver, elle dirait non. Vous seriez sur un bûcher, prêt à être brûlé vif, elle y mettrait le feu, et jouirait de ce spectacle, comme Néron de l'incendie de Rome. Déplorable effet de la susceptibilité et de la faiblesse d'un sexe dont la raison ne peut triompher d'une passion, et qui n'a pas assez de force pour se relever d'une impression. Non, ce n'est pas dans les forêts que sont les tigres, ces bêtes féroces sont dans les villes, sous les vêtemens d'hommes et de femmes.

CHAPITRE VIII.

Professions, conditions, institutions politiques et religieuses.

Les professions, les conditions, les institutions politiques et religieuses influent sur les passions.

Le citoyen occupé de soins particuliers, l'intérêt est la base de ses passions. L'amour de son roi, de sa patrie, de la gloire et des belles, sont, au contraire, les passions de l'homme dévoué au service de son pays. Elles passent de la jeunesse dans l'âge mûr, dans cette noble carrière, impénétrable aux passions personnelles, mais où l'honneur est tout, et où la discipline, la tempérance, la fraternité qui y règnent enfantent l'ordre, le devoir, le désintéressement. Pleins de courage et de confiance dans leurs forces, exerçant une profession qui élève

l'âme , inspire le courage et bannit la crainte ; consacrés au service de la patrie comme les vierges qui veillaient à l'entretien du feu sacré , ils conservent dans leur pureté les plus beaux sentimens de l'homme ; ils chassent de leur âme toutes les passions basses ; et, pleins de mépris pour la lâcheté, ils rendent hommage à la vérité en toute circonstance ; ils ne connaissent point la dissimulation, la flatterie ; ils continuent enfin de présenter les qualités brillantes du jeune âge.

Un homme occupé d'un état, d'une science, d'un art, des lettres, présente les passions relatives à sa profession ; ce sont ordinairement les arts et les lettres qui enfantent les plus fortes, et l'on voit souvent des artistes et des hommes de lettres devenir monomanes.

Les conditions, de concert avec l'éducation, influent puissamment sur la nature des passions, et tandis que nous voyons les passions les plus nobles chez les grands, nous voyons, à une autre extrémité, la lie du peuple présenter les passions les plus ignobles. Mais il n'est pas nécessaire de descendre si bas. Aux pieds des grands mêmes on voit l'esclavage et la flatterie se morfondre et se traîner dans la poussière ; les grands eux-mêmes en font autant au pied du trône, tout est relatif. Une fortune indépendante, mettant à l'abri des obligations et du besoin, ennoblit les passions ; elle nous garantit de la bassesse et de l'intrigue, mais souvent elle endurecit le cœur. La misère, au contraire, faisant qu'on a besoin de tout le monde, nous rend souvent esclaves, nous expose à mille écueils ; *pauvreté n'est pas vice, mais peu s'en faut* ; mais elle nous rend humain à l'égard des malheureux.

Miser, miseris succurrere disco.

Éducation. Une bonne éducation doit être le rempart des passions. Riches ou pauvres, elle doit avoir pour but de nous mettre dans la voie de la philosophie, qui est le bouclier des passions. *Quand on n'est pas heureux, il faut être philosophe plutôt que d'être vil.*

Gouvernemens. La forme des gouvernemens a, comme je l'ai déjà

dit , une influence extrême sur les passions ; le plus libre de tous , la république , est le plus favorable aux passions : elles peuvent y prendre leur essor , puisque tous peuvent arriver aux premiers emplois ; quel champ favorable au déchaînement des passions ! Mais ce n'est pas l'état le plus heureux , parce que le bonheur n'existe pas dans les orages , mais dans la paix et la tranquillité , dont les passions sont ennemies.

Un état dans lequel un maître comprime l'essor des passions , le gouvernement monarchique , moins traversé par ces météores qui mettent tout en feu , est aussi la forme de gouvernement la plus favorable au bonheur des peuples.

Religions. Les religions influent singulièrement sur les passions : elles enfantent d'abord les passions qui leur sont propres , comme le fanatisme , la superstition ; mais ensuite les unes flattent et encouragent les passions , tandis que les autres les condamnent : telles sont les religions chrétienne et mahométane , dont l'une prêche l'humilité , les privations , le défaut de passions , enfin la morale la plus pure ; tandis que l'autre les consacre et les a fait servir à sa propagation.

Cependant le christianisme a été la cause et le prétexte sacrés des persécutions les plus affreuses , soit contre des idolâtres , soit contre les chrétiens eux-mêmes , tant il est vrai que l'homme fait servir les choses les plus saintes à l'accomplissement de ses plus horribles passions. Mais , grâce aux progrès de la civilisation , les guerres de religion sont enfin terminées , et ce n'était que dans des siècles d'ignorance où le flambeau de la vraie philosophie n'éclairait pas les hommes , que le sang des chrétiens pouvait couler pour le christianisme.

D'autres religions , ou plutôt d'autres croyances , consacrent des superstitions qui font frémir d'horreur : telle est la mort des femmes sur le bûcher de leurs maris ; la vieillesse immolée pour la débarrasser des ennuis de cet âge ; les sacrifices des enfans à des divinités sanguinaires. Heureusement que cette dernière pratique vient d'être abolie. Autrefois , elle a aussi été en usage chez la plupart des peuples , et l'on a fait ces

sacrifices de victimes humaines dans le commencement de presque toutes les religions : singulière holocauste , idée outrageante de la divinité ! Plus tard , le fanatisme , adouci , a substitué au sang humain le sang des animaux , mais toujours le sang coulait au pied des autels ; enfin les sacrifices sanglans et douloureux ont été ensevelis sous les ruines des religions qui les éternisaient , et il appartenait au christianisme , c'est-à-dire , à la connaissance du vrai dieu , de les abolir.

CHAPITRE IX.

Les hommes en masses et en particulier ne diffèrent pas peu sous le rapport des passions : il est des nations qui sont tourmentées par des passions violentes , dominées par l'ambition de s'agrandir ; c'est l'histoire du commencement de tous les peuples , et des Romains en particulier , qui , entourés d'ennemis , sont sans cesse obligés de courir aux armes , et affichent quelquefois un patriotisme révoltant ; mais une fois que le luxe et les richesses ont pénétré dans le sein de leurs villes et les ont amollis ; que la civilisation a adouci leur caractère sauvage , alors l'intempérance et la volupté prennent la place du courage et des privations. Les lâches Sybarites , énervés par les plaisirs , bannissent de leur ville toutes les passions viriles et les occupations capables de troubler leur longue agonie. Chaque habitant est un Sardanapale , chaque homme est une femme dissimulée sous les vêtemens usurpés de l'homme.

Tous les hommes sont susceptibles d'éprouver des passions ; mais elles sont plus ou moins fortes , plus ou moins faciles à émouvoir. Il est des hommes presque impassibles aux passions les plus ordinaires de joie , de douleur et de colère , ou au moins qui ne les laissent point percer. Il en est d'autres , au contraire , qui ne peuvent point les contenir , et dont le système sensible est si développé , qu'ils se livrent sans mesure à la fougue de leurs passions. Chez d'autres enfin les passions sont difficiles à émouvoir ; mais une fois déterminées , se ce sont des torrens difficiles à arrêter.

Il est des âmes ardentes chez qui les passions sont le rythme habituel, l'état physiologique ; elles se plaisent dans leurs orages : les condamner au repos, ce serait les condamner à mort. Il en est d'autres, au contraire, qui n'aspirent qu'au repos d'une vie contemplative ; mais elles ne sont pas sans passions pour cela ; seulement au lieu d'être la proie des passions violentes, elles sont agréablement bercées par des passions douces, par de douces émotions tirées du spectacle de la nature et de leur sensibilité ; car ce n'est pas seulement dans les choses humaines qu'est la source des passions, elle existe bien plus pure et plus belle dans les choses de la création. L'homme sensible, philosophe, instruit, surtout par son cœur, ne peut pas faire un pas dans la campagne, soit qu'il erre dans les champs ou les prairies émaillées de fleurs, soit qu'il erre dans de fraîches et épaisses forêts, dont le demi-jour fait le boudoir champêtre de la nature, sans éprouver des émotions délicieuses ; il s'extasie, s'enthousiasme à chaque instant à la vue d'une fleur, d'une plante dont le nom mystique rappelle souvent des souvenirs chers à son imagination. Il est heureux ; c'est un enchaînement de sensations plus douces les unes que les autres ; il marche précédé de la curiosité, suivi de la reconnaissance pour l'auteur des règnes ; il ne lui manque que les paroles pour exprimer ce qu'il éprouve ; et, dans son admiration, il ne peut prononcer que les mots de beau, d'admirable et de Dieu. Son âme s'élève ; il retrouve dans chaque objet l'existence de la divinité ; il croit voir à chaque instant, au milieu de ses illusions fabuleuses, des nymphes sortir du cristal des ruisseaux qui serpentent dans la prairie. S'il parcourt les forêts, livré au rêveries de Numa Pompilius, il regarde à travers les arbres s'il ne découvrira pas les déesses de ces lieux, au corps blanc, à la chevelure blonde et flottante au gré des zéphirs sur des épaules et un sein d'albâtre. Que, fatigué de sa course vagabonde, il s'arrête au pied d'un arbre qui lui prête son ombrage, au bord d'un ruisseau qui murmure, entouré du serpolet dont il respire le parfum, ayant pour orchestre de cette fêerie de la nature et pour accompagnement de ses

pensées , le gazouillement de la fauvette ou les sons harmonieux du rossignol , et pour charmer ses yeux les ombres des arbres et des montagnes qui descendent dans les vallées ; le spectacle du coucher du soleil , dont les feux réfléchis sous la forme de mille couleurs par les nuages amoncelés semblent embrâser le ciel d'un vaste incendie ; que la fraîcheur du soir commence à se faire sentir , et que le crépuscule vienne le surprendre dans cette attitude ; il tombera insensiblement dans une rêverie pleine de charmes , ses sens seront ravis ; la fraîcheur de l'air , en y produisant un bien-être insolite et plein de volupté ; l'astre brillant des nuits qui apparaît , commence sa révolution , et produit un effet magique aux yeux , en mêlant sa pâle lueur aux ombres vacillantes des feuillages ; la quantité innombrable de ces mondes lumineux qui sèment le firmament , comme le sable la surface de la terre et le fond des mers , le plongeront dans la mélancolie. Qu'il regarde et fixe les cieux , que son âme y monte avec ses regards , chaque objet lui retrace l'image de la divinité ; champ vaste , champ immense , où le cœur de l'homme s'agrandit et se perd.

Mais l'homme a besoin de changer d'objet , de donner un libre cours à ses pensées ; il vient d'être plongé dans des idées tristes , auxquelles il cherche bientôt à faire diversion par des images plus gaies , ou au moins d'une mélancolie plus douce. Son imagination redescend des cieux , et après avoir rendu hommage à la divinité qui les gouverne , elle se repose sur celle de la terre. Tout concourt admirablement à favoriser ses nouvelles pensées , et l'y amène irrésistiblement. L'amour , la volupté sont nés à la campagne , dans un bosquet fleuri , sous un berceau formé de verdoyant feuillage et impénétrable aux rayons du soleil. C'est là qu'Adam et Ève en sentirent les premières atteintes et le connurent pour la première fois. Les désirs , les craintes , l'espérance , les doux souvenirs , cortège ordinaire de cette passion , viennent bientôt assiéger son cœur dans une succession rapide. Notre penseur voudrait avoir à ses côtés l'objet réel ou idéal de son amour pour lui faire partager ses sensations , lui com-

muniquer ses pensées, lui peindre son bonheur, ou bien ses tourmens, son supplice.

L'homme sensible, donc, contemplatif, trouve dans la nature, dans son cœur, dans une amie sincère et fidèle, dans ses affections de famille, toutes les passions douces qui constituent le bonheur, qui ne se rencontre que dans la paix, ou au moins dans une douce occupation du cœur.

Le philosophe, le sage, a toujours la conscience nette et le visage serein. L'homme aux intrigues, au contraire, aux passions violentes, vit dans une inquiétude continuelle; les tourmens de son âme se peignent dans ses traits; les passions sont des furies dont les serpens toujours éveillés, et les torches allumées, l'agitent sans cesse. Il ne peut avoir de repos; ou si ces monstres, assouvis, lui en laissent goûter les douceurs, il est de courte durée; et encore combien ne le rachète-t-il pas par des naufrages, des déceptions, et souvent des remords. Le sommeil fuit loin de ses yeux; il n'a de repos ni le jour ni la nuit.

Le commerce des femmes adoucit les passions, forme les jeunes gens, comme on le dit; il tempère au physique, comme au moral, les formes un peu trop prononcées de la virilité, et introduit cette urbanité qui constitue, par son heureux mélange avec elle, l'homme de société, parfait aux yeux des hommes, et surtout des femmes. Rendons encore ici hommage à nos guerriers, qui réunissent ces deux avantages au suprême degré.

L'état de santé ou de maladie a aussi une grande influence sur les passions. L'homme d'une santé florissante est enclin ordinairement aux passions gaies; l'homme malade, au contraire, aux passions tristes; et si l'on voit des hommes souffrans affecter la gaîté, c'est du délire, du courage ou de l'espérance; mais jamais une gaîté absolue, car la joie est incompatible avec la douleur.

Influence de la raison ou de la volonté sur les passions. Les passions sont soumises à l'influence de la raison ou de la volonté. Et où en serions nous, grand Dieu, s'il en était autrement! Tout ne serait alors que

chaos, que désordre; tout serait soumis à l'empire aveugle de la force, et nous ne serions alors que comme des brutes soumises à la seule influence de leurs instincts et de leurs appétits grossiers. Une volonté ferme peut donc lutter avantageusement contre les passions; mais, dans beaucoup de cas, c'est une passion plus forte qui en étouffe une autre. Cyrus et Scipion nous donnent deux beaux exemples de passions vaincues par la raison, lorsqu'on leur amène de jeunes et belles princesses captives dont ils détournent les yeux. Ici sans doute c'était la raison qui dictait cette modération; mais dans d'autres cas, ce serait une passion qui en combattrait une autre. Les passions peuvent donc servir à guérir des passions. Victimes de la fortune, amans malheureux, profitez de la leçon, cherchez un baume efficace à vos maux dans la philosophie ou dans les lettres : Minerve et les neuf sœurs vous tendent les bras.

Influence des passions sur l'esprit. Les passions fortes enchaînent et aveuglent l'esprit; dans un degré plus modéré, elles peuvent lui prêter de l'activité et lui fournir des lumières.

Sommeil. Ce n'est pas assez que les passions nous tourmentent le jour, il faut encore qu'elles viennent nous agiter la nuit. Les passions se retracent pendant le sommeil dans les songes. Si les choses les plus indifférentes sont ruminées en quelque sorte par notre cerveau, à plus forte raison les passions qui ont fait le jour une forte impression sur lui, qui l'ont occupé tout entier et sans relâche.

Le sommeil me fait penser à la mort, qui n'en est que l'image. L'idée de la mort n'est pas assez souvent présente à notre esprit : faibles et légers que nous sommes, nous n'osons aborder cette pensée sérieuse, ni les objets qui nous la retracent. Il faudrait cependant qu'elle fût plus universellement répandue pour le bien de l'humanité, qu'elle fût sans cesse présente à notre esprit, que son image fût tracée partout dans les temples consacrés aux hommages de la divinité, ou au moins que tout nous la rappelât; il faudrait fréquenter

les lieux qui la recèlent, les tombeaux, les monumens funèbres, dont la vue religieuse, par le respect qu'elle imprime, purifierait nos pensées et ne contribuerait pas peu à nous rendre meilleurs.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE X.

Influence des passions sur l'homme sain.

Ces dernières pages sont faites pour me réconcilier, en quelque sorte, avec ceux de mes lecteurs, censeurs un peu trop sévères, à qui il faudrait absolument de la pathologie, et qui, malgré mon titre et mon avertissement, trouveraient encore que je suis sorti du sujet d'un médecin.

Les passions portent leur action tantôt sur le système nerveux, tantôt sur le système sanguin, médiatement par l'intermédiaire du système nerveux.

Les passions ont des effets variés sur les hommes, selon leur intensité, leur durée, la sensibilité et la disposition de ceux qui sont soumis à leur influence.

Indépendamment de leur action sur le cœur, qui a tantôt pour effet d'accélérer la circulation, si ce sont des passions gaies, de la ralentir si ce sont des passions tristes, et de produire soit des rougeurs, des congestions locales momentanées dans les parties les plus sensibles de la peau, comme au front; ou des pâleurs, des syncopes, des refroidissemens, par le reflux du sang dans le cœur et les grandes cavités, et par la suspension presque totale de la respiration et de la circulation; les passions peuvent produire toutes sortes de lésions, soit aiguës, soit chroniques; les passions violentes et momentanées, telles que la frayeur, la colère, produisent des maladies aiguës, des phlegmasies, des congestions d'organes, des hémorrhagies, céré-

brales surtout ; la rupture des vaisseaux malades ou des anévrysmes ; des paralysies sanguines ou nerveuses , des hydropisies actives , des perversions nerveuses , comme l'épilepsie , la catalepsie , la danse de Saint-Guy , l'hystérie , la mélancolie , la manie , la démence.

Les passions profondes long-temps concentrées , telles que les passions tristes , produites par des chagrins , des pertes , des malheurs , causeront des phlegmasies chroniques , des dégénérescences organiques , des hydropisies passives , des hémorrhagies atoniques , des anévrysmes du cœur et des gros vaisseaux , des tubercules , le cancer , le scorbut , la paralysie , les névroses , les vésanies , les affections cutanées , l'hypochondrie , l'hystérie.

CHAPITRE XI.

Influence des passions sur l'homme malade.

Si les passions exercent déjà tant de ravages sur l'homme sain qui a plus de forces pour résister , que sera-ce sur l'homme malade , pris pour ainsi dire au dépourvu , et dont la sensibilité est augmentée ? Aussi faut-il soustraire , autant que possible , l'homme gravement malade à l'influence fâcheuse des passions ; elles auraient pour effet d'exaspérer la maladie , de la compliquer de symptômes nerveux ou d'une autre maladie. C'est surtout dans les maladies graves , avancées , où il y a disposition aux congestions cérébrales , au délire ; dans les maladies nerveuses , les fièvres ataxiques , les affections du cerveau , dans la péritonite des femmes en couches , dans les hémorrhagies , qu'il faut éviter les impressions morales , dans ces cas , toujours fâcheuses et souvent funestes.

Mais lorsqu'au lieu d'être graves les maladies sont légères ou chroniques , dans la convalescence , combien les passions gaies , si propres à donner de la distraction et à faire diversion au mal , ne sont-elles pas utiles ? Et même dans les maladies graves , combien

les mêmes passions, dont je blâmais tout à l'heure l'usage, maniées avec adresse et avec le ton de la persuasion par un habile médecin, avec cet ascendant que lui donne le savoir et la confiance du malade, aidées des soins affectueux des parens qui ont un visage serein, ne sont-elles pas faites pour relever le moral, et ne secondent-elles pas les efforts de la nature et les secours de l'art, en portant le courage et l'espérance dans le cœur de l'homme qui gît sur le lit de douleur, frontière de la vie et de la mort, où ces deux déesses se disputent, j'oserai presque dire, leur victime.

Et dans les maladies nerveuses, dans les névralgies, les névroses, les vésanies, et même dans les maladies de la peau, les passions peuvent avoir des effets salutaires, en faisant diversion, et devenir des moyens curatifs; elles peuvent rétablir l'équilibre rompu, soit dans les fonctions nerveuses, cérébrales, sensoriales, cutanées mêmes. Qui ne sait qu'une personne qui souffre d'une dent, en allant chez le dentiste ou en l'attendant, oublie sa douleur; que le hoquet est banni par la peur; que les fièvres intermittentes peuvent l'être par une affection morale; que les accès maniaques de Saül étaient calmés par la musique; que tous les jours les chirurgiens, pour tromper la douleur, ont recours à la distraction, en occupant les malades de choses étrangères à leur sujet; enfin toutes les maladies nerveuses et périodiques, peuvent être palliées ou même guéries par les passions, qui deviennent un moyen perturbateur. On a vu les passions faire disparaître des dartres, et celles-ci revenir dans le calme des passions. Les passions, ménagées avec art, ou des passions violentes employées brusquement, peuvent donc, par insinuation, pour ainsi dire, ou *ex abrupto*, entrer dans les moyens de traitement de certaines maladies, lentes, chroniques, nerveuses, en imprimant une secousse profonde, en produisant une dérivation violente ou douce, graduée, continue; enfin, dans tous les cas, en agissant comme moyen perturbateur. Les passions tristes produisent quelquefois dans l'économie animale des effets généraux sur le système nerveux sans

lésions organiques ; elles donnent lieu à la fièvre lente, au dépérissement, à l'enraiment de toutes les fonctions, au marasme. Outre que les passions produisent peut être souvent le somnambulisme, le cauchemare, elles ont aussi pour effet l'insomnie, qui amène promptement le dépérissement.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cupiditates discrim similes sapido cibo quo parcè utendum.

II.

Ex duobus cupiditatibus major obscurat alteram , sicut ex duobus doloribus simul obortis , vehementior obscurat alterum.

III.

Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.

IV.

Si metus et tristitia multo tempore perseverant , melancholicum hoc ipsum.

V.

Vita brevis , ars longa , occasio præceps , experientia fallax ,
judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere ,
quæ oportet facientem , sed etiam ægrum , et præsentem , et externa.

VI.

Naturarum aliæ , quidem ad æstatem , aliæ verò ad hiemem benè aut
malè constitutæ sunt.